

les merveilles du Beau Voyage. Quand j'entrerai dans Jérusalem – que Dieu m'entende ! –, je vous porterai dans mon cœur avec moi, je baiserais les pavés avec vos lèvres, c'est vous qui vous prosternerez au Golgotha, je vous le promets, je vous le promets ! Et si je ne revenais pas, ma Mère, ne me pleurez pas, « car elle est douce et savoureuse, la mort par quoi l'on conquiert le royaume précieux ! »

La vieille Supérieure sourit à travers ses larmes, et signa Anna au front. Puis elle la serra contre elle avec emportement.

* * *

Au début, Anna fut étourdie par le grand air, l'agitation des rues, la foule et le bruit. Si longtemps qu'elle vivait dans le silence ! Elle ne quittait pas ses deux sœurs à qui la Supérieure avait accordé la même grâce qu'à elle. Elles s'agrégèrent vite à d'autres religieuses, et prirent la route dans la joie et la crainte, ayant obtenu de faire partie du cortège d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy. Parfois, aux haltes, quand elle se laissait tomber sur un talus, si épuisée qu'elle craignait de ne plus pouvoir repartir, Anna fermait les yeux, et revoyait en pensée sa dernière nuit dans sa cellule. Elle avait peu et mal dormi, en proie à mille doutes, à mille terreurs. Elle se rappelait les paroles de la Supérieure, et croyait voir se dresser en face d'elle, ironiques et beaux, trois jeunes gens brillamment vêtus, qui étaient sa Jeunesse, son Goût de l'aventure et son Désir de voir le monde. Il lui semblait qu'ils se poussaient du coude et riaient en la regardant, satisfaits de l'avoir trompée. Et si c'était vrai, mon Dieu ? Si le prince des Ténèbres avait pris pour la séduire le masque émacié de Petit-Pierre, la voix même du Pape ? Et quelles horreurs l'attendaient sur la route, qu'elle ne soupçonnait même pas ? Arriverait-elle seulement à Jérusalem ? Y entrerait-elle ? Elle était jeune et se savait jolie, et on disait que les Turcs ne respectaient rien. Folle ! Elle était folle !

Et puis elle essayait de se reprendre ; elle se rappelait que sa Supérieure avait accepté de la laisser partir, et qu'elle devait s'en remettre à sa sagesse, jamais prise en défaut. Non, elle ne pouvait douter non plus du Pape et de Petit-Pierre ; c'était même là un grand péché, qu'elle aurait à expier. Elle ne devait pas davantage s'abandonner à la peur, mais faire confiance à Dieu, aveuglément, comme une enfant.

Au petit jour, elle s'endormit, et quand les sœurs vinrent l'appeler pour le grand départ, elle avait l'âme en paix.

* * *

L'énorme flot des pèlerins déferlait sur les provinces et les royaumes, se divisait en bandes selon les affinités, et Anna perdit de vue les religieuses de l'autre monastère. Une de ses deux sœurs tomba malade tout de suite, si gravement qu'on la laissa dans un couvent, sur la route. La belle ordonnance des premiers jours l'avait vite cédé au désordre le plus total et l'on racontait des choses incroyables, mais que des témoins dignes de foi attestaient : par exemple, qu'une bande s'était donné pour chefs une chèvre et une oie, qu'on disait « animées d'un souffle divin ». Anna riait de ces sottises, mais en avait honte intérieurement. Le Beau Voyage en était gâché... comme il l'était par ces fanatiques qui arrachaient des poils de l'âne de Petit-Pierre pour en faire des reliques, par ces pillards qui se procuraient leur ravitaillement par vols et rapines, s'excusant de la sainteté du but, par ces ribaudes aussi qui aguichaient les pèlerins et pratiquaient leur honteux commerce malgré les interdits exprès de l'évêque. Anna essayait de ne pas voir tout cela, mais seulement la foi sincère de ces pauvres gens, la terrible difficulté du voyage, qui expliquait bien des faiblesses, et le but surtout, Jérusalem bleu et or, avec ses palmes et son ciel de soie. Alors

elle reprenait courage et repartait. Peu à peu, sa robe s'était salie, effrangée, déchirée ; son voile était devenu loques à traverser trop de forêts touffues, et elle l'avait arraché. Ses cheveux noirs, tondus juste avant le départ, poussaient peu à peu, et elle ne détestait pas leur caresse inhabituelle contre ses joues. Sa peau se tannait, et à marcher ainsi, à dormir à la belle étoile, à manger rarement à sa faim, son corps se durcissait ; elle perdait les rondeurs douces de sa jeunesse, comme elle perdait ses illusions sur la sainteté du Beau Voyage, et son innocence aussi ; son ignorance plutôt. Sa dernière sœur avait renoncé, découragée, malade, et avait quitté la bande un matin, en larmes, sous les quolibets des pèlerins. Les plus charitables murmuraient entre eux qu'elle se damnait ; Anna en fut épouvantée, tenta de la retenir, y renonça devant ce visage amaigri, ces yeux immenses où pointait la folie, et la regarda s'éloigner, titubante. « Tu n'iras pas loin, garce ! cria un homme. Le Diable te cueillera en route ! » Anna, le cœur serré, murmura un Ave, et se promit d'offrir toutes ses souffrances pour le salut de la pauvre âme.

Ce soir-là, essemblée, épuisée, elle se rapprocha du groupe des femmes, où épouses, ribaudes et vieillardes fraternisaient autour d'un feu. On ne la vit pas, ou bien on l'oublia vite, car elle se taisait, bouleversée par le départ de sa sœur, et se tenait un peu à l'écart. Somnolente, elle les entendait à peine parler de sorcières, de diables cornus, d'apparitions : chacune avait une histoire terrifiante à raconter. Elle voyait comme dans un brouillard, à travers la fumée, des femmes allaiter un nourrisson malingre, d'autres poser leurs mains sur leurs ventres énormes, les jeunes filles se chuchoter à l'oreille des riens qui les faisaient rire, et les vieillardes tisonner le feu, leurs mèches grises flottant au vent. Anna était tout près d'un groupe de jeunes femmes, dont certaines étaient grosses, et dont les yeux brillaient étrangement. Elles parlaient bas, et Anna,

curieuse, sortit de sa somnolence, tendit l'oreille. Ce qu'elle entendit la stupéfia, et d'abord elle ne comprit pas. On échangeait des recettes de beauté, des façons de retenir un mari volage ou tiède. Ces femmes y croyaient-elles vraiment ? Ce n'étaient que lait d'ânesse mêlé à de l'urine de jument gravide, et poudres de crapauds pilés délayées dans le sang des menstrues ; une femme enfin, baissant la voix, raconta qu'elle avait consulté une magicienne, une fois, qui lui avait vendu fort cher une certaine recette qu'elle avait expérimentée. On la pressa de questions ; elle se faisait prier, mais enfin, les yeux luisants, les joues très rouges, elle parla :

— Eh bien, j'ai tout simplement acheté un poisson à mon voisin qui était pêcheur. Mais un poisson vivant, c'était très important.

Elle se tut, visiblement gênée, mais les autres la supplièrent de continuer, et elle se décida enfin, débita la suite tout d'une traite, comme pour s'en débarrasser.

— Eh bien, j'ai attendu d'être seule, je me suis enfermée, et je me suis enfoncé le poisson dans le... enfin, vous comprenez !

Une femme s'exclama, dit un mot cru, se frappa le sexe de la main, et la conteuse acquiesça.

— Oui, c'est cela. C'était horrible ! Il bougeait, bien sûr, il se tortait dans tous les sens, et moi, allongée sur ma couche, je me fermis à deux mains pour l'empêcher de sortir. Comme il remuait !

Une autre femme se mit à glousser :

— Ça ne devait pas être désagréable... Ton homme frétillait-il autant que ton poisson, Bertrade ?

Elle s'appelait Bertrade... Elle était brune, assez jolie, l'air sournoise et sotté, avec de grosses lèvres gourmandes. Elle se mit à rire à son tour :

— Tu n'as pas tort, Frida ! J'aurais trouvé ça bon si je n'avais pas eu si peur qu'il ne s'échappe, ou que quelqu'un ne frappe à la porte. Oui, c'était bon... Aucun homme ne se démène pareillement, et ça ne dure pas si longtemps !

Le cœur d'Anna battait à se rompre. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait entendu pareille conversation, pareils mots. Elle était envahie de dégoût, mais d'un trouble inconnu aussi, et elle songea qu'il lui faudrait s'en confesser dès l'aube.

— Mais, Bertrade, demanda une femme, pourquoi tout cela ?

— Il fallait que le poisson meure étouffé en moi, tu comprends. Quand enfin il ne bougea plus du tout, je le retirai avec précaution ; il était couvert d'une espèce de mousse blanche...

— La sueur de l'agonie, Bertrade, ou... ton plaisir ?

Elles éclatèrent toutes de rire, et Anna, les yeux fixes, écoutait son corps s'éveiller, se tendre, s'entrouvrir. C'était épouvantable et délicieux.

— Enfin, dit Bertrade, je l'ai fait cuire, et je l'ai servi le soir à dîner à mon homme, qui s'en est régalé.

— On le comprend ! dit Frida.

Et elles se remirent à rire.

— Et alors, demandèrent-elles, le sort a-t-il bien fonctionné ?

— Oui, oui, Bertrade, dis-nous, ton mari...

Bertrade baissa les yeux en souriant d'un air niais.

— Eh bien, je ne sais pas si c'est le sort, mais le fait est qu'il est devenu plus amoureux, et le soir même a fait des prouesses.

— Tu as dû être contente, alors, toi qui t'étais donné tant de mal !

— Oui... oui... C'est mon homme surtout qui l'a été. Moi, vous voyez, je n'ai jamais pu oublier le poisson !

Ce fut un tonnerre de rires, et Anna s'enfuit, épouvantée.

* * *

Dès l'aube, elle était à genoux derrière un gros chêne, aux pieds d'un moine grand et maigre qui fermait les yeux pour mieux entendre sa confession. Elle fut aussi discrète que possible, sans rien cacher de son trouble pourtant, et il lui donna une longue

douleur et de colère, chantaient à voix brisée, mais avec une ferveur sans égale, le chant de route qui les avait accompagnés depuis le départ, et si souvent soutenus :

« Écoute-nous, Christ-Roi !

Écoute-nous, Seigneur !

Dirige nos pas !

Aie pitié, Dieu, aie pitié ! »

* * *

Au matin, des espions chrétiens firent savoir que les Infidèles feraient une sortie, une de plus, dans la journée. Immédiatement on s'organisa, on éloigna encore le camp des femmes, des enfants et des vieillards, et tout ce qui tenait sur ses jambes, pouvait soulever une épée et monter à cheval fut sur le pied de guerre. Anna et Sœur Françoise étaient prêtes à accueillir les blessés, et reconfortaient comme elles le pouvaient les femmes effrayées, dont la terreur faisait pleurer les enfants. Quand les Infidèles sortirent en hurlant par l'une des portes, sur leurs petits chevaux rapides comme des flèches, Anna dut élever la voix pour continuer à parler de Jérusalem, de la fontaine de Siloé et du tombeau dans le roc. Elle serrait contre elle deux enfants éperdus, et Sœur Françoise retenait de toute sa force sèche un blessé qui prétendait aller se battre. Si éloigné qu'on fût, on entendait le sifflement des flèches, le galop des chevaux, le choc éclatant des épées qui se heurtaient, et par-dessus tout cela, la terrible rumeur de la bataille, cris, injures, appels, noms amis jetés au vent du désert, hurlements de douleur et de rage. Un vieillard, parti aux nouvelles, revint affolé : les Infidèles avaient l'avantage et les Croisés fuyaient, poursuivis par ces enragés. Il avait à peine fini de parler que le sol trembla sous le galop d'une troupe, et que des cris étrangers annoncèrent le malheur. En

quelques minutes, tout fut fini : tentes découpées au sabre, blessés achevés, vieillards égorgés, enfants embrochés sur les piques, femmes violées puis étranglées. Seules quelques filles, jeunes et belles, furent enlevées, rudement hissées sur les chevaux, jetées en travers des selles comme des sacs, et emportées au galop vers la ville. Anna fut du nombre. Relevant avec peine sa tête qui brinquebalait contre le flanc du cheval et la botte de cuir du cavalier, elle vit le camp dévasté, les corps immobiles, et parmi eux celui de Sœur Françoise, ouverte du pubis au menton, renversée sur la civière d'un blessé, celui-là même qu'elle avait empêché de partir et qui ne chercherait plus à se relever. Anna ferma les yeux. Une rude poigne la retenait par sa tunique, l'empêchant de rouler à terre. Elle aurait préféré mourir avec Sœur Françoise en joie et liesse et conquérir ainsi le royaume précieux. La terreur lui nouait la gorge, mais elle ne criait pas, se répétant seulement sans cesse, comme on serre un talisman : « Aie pitié, Dieu, aie pitié ! »

* * *

Les sabots des chevaux résonnèrent sous une voûte, et Anna entendit qu'on fermait de lourdes portes. Elle était à Civetot ! Un mois que ses amis tentaient d'y pénétrer, et elle, elle et ses pauvres compagnes, voici qu'elles y étaient, mais pour quel sort, mon Dieu ! L'ignorante de naguère était avertie, à présent : elle avait accouché tant de femmes, lavé et pansé tant de blessés nus qui s'abandonnaient entre ses mains ! Elle connaissait même son propre corps, savait et redoutait ce dont il était capable, et trop de regards hardis, sur la longue route et à Constantinople, lui avaient dit qu'elle était belle. Elle ne doutait pas un instant de ce qui l'attendait.

La nuit était tombée. Les cavaliers avaient mis pied à terre, et tiré rudement leurs prisonnières à bas. À présent, ils les poussaient

devant eux, douze femmes souillées de poussière et de larmes, du sang aussi de ceux qu'on avait massacrés auprès d'elles. Certaines sanglotaient, et l'une riait à gorge déployée, comme une folle. Anna tout à coup entonna d'une voix forte le cantique de marche :

« Écoute-nous, Christ-Roi !

Écoute-nous, Seigneur ! »

Il y eut un silence hésitant, et toutes reprirent avec elle :

« Dirige nos pas !

Aie pitié, Dieu, aie pitié ! »

Seule la folle continuait à rire. Les Infidèles se mirent à hurler, dans leur langue rauque, et à frapper les femmes qui finirent par se taire. On marchait par des ruelles étroites, que la lune seule éclairait, vers une sorte de donjon crénelé où l'on apercevait des soldats. Une épaisse porte de bois s'ouvrit, et on poussa les femmes dans une salle ronde, au sol de terre battue recouvert d'un sable fin. Les douze cavaliers formaient un groupe sauvage, avec leurs yeux brillants dans leurs faces brunes, leurs vêtements rouges de sang, leur odeur de sueur et de cheval, et ils fixaient sans rien dire les douze femmes, serrées l'une contre l'autre tout au fond de la salle. « Ils nous jaugent, ils nous choisissent », songea Anna. Lequel d'entre eux la désignerait ? Mais ils ne bougeaient pas. Soudain, un homme entra, « un baron sans doute » murmura l'une des femmes en qui Anna reconnut Bertrade, l'épouse au poisson. Il s'approcha d'elles, les considéra un instant et fit claquer ses doigts. Une vieille, enveloppée de voiles sombres, sortit d'un coin où elle devait être tapie, et s'inclina devant l'homme qui lui donna un ordre. La vieille s'inclina encore, et fit signe aux femmes de la suivre. Par un escalier central, elles arrivèrent à une autre salle, éclairée de torches fixées aux murs, et dont le sol était recouvert de peaux de mouton. La vieille fit étendre les femmes côte à côte, puis elle leur releva la jupe sur le ventre et leur écarta les jambes. Elle frappait rudement, de ses mains

osseuses, celles qui lui résistaient. La folle riait toujours, et la vieille la gifla si fort qu'elle se mit à pleurer, à gros sanglots, comme une petite fille. « Aie pitié, Dieu, aie pitié ! » murmura Anna. Bertrade à côté d'elle chuchota : « Elle veut savoir si nous sommes vierges. Qu'est-ce qui serait le mieux pour nous, à ton avis ? L'être ou ne l'être pas ? » Anna haussa les épaules. D'autres vieilles entraient et s'accroupissaient entre les jambes écartées. De leurs doigts experts, elles exploraient lentement, précautionneusement, les sexes ouverts, et passaient à la femme suivante, après avoir dit quelques mots. « Je suis enceinte », gémit Bertrade. « Moi aussi, moi aussi ! » cria une autre. « Et moi, mes seins me font mal tant j'ai de lait ! Ils m'ont tué mon petit ! Ah, qu'ils me tuent aussi ! »

– Penses-tu, dit une voix gouailleuse, ils te garderont comme nourrice !

Quand elle plongea ses doigts dans Anna, la vieille leva les sourcils, l'air étonné, et recommença plusieurs fois. Puis elle lui fit signe de se lever, et la conduisit au fond de la pièce. C'était fini : Anne était-elle donc la seule vierge des douze ? Trois étaient mariées, apparemment – mais les huit autres ? Le Beau Voyage les avait grisées, et les nuits à la belle étoile, et le soleil de Constantinople... avaient-elles ouvert leurs bras à un découragé, à un blessé, à celui qui leur avait parlé de sa mère, de son village, d'un ami mort ? La femme aux seins lourds de lait rejoignit Anna au fond de la pièce. Les autres voulurent se relever, mais la vieille leur fit signe de demeurer étendues. D'un geste, elle appela Anna et sa compagne, et leur fit descendre l'escalier, où elles croisèrent les douze cavaliers qui montaient en riant, se donnant des bourrades : ils allaient à la fête. Anna en passant près des femmes s'était penchée sur leurs yeux épouvantés, avait dit très fort : « Courage ! » Elle avait presque honte de ne pas partager leur sort. Elle n'était pas encore au bas de l'escalier qu'elle entendit leurs cris aigus, leur fuite éperdue à travers la salle, les gros rires et les jurons des

hommes, le bruit de leurs chutes sur les peaux de mouton. « Aie pitié, Dieu, aie pitié ! » Anna se rappelait le cri de la femme, sur la place du monastère : « Nous, nous conquerrons le Christ par nos souffrances ! » Hélas ! Ces mots avaient galvanisé Anna, touché la vieille Supérieure... avaient-elles imaginé cette horreur, là-haut ?

Au bas de l'escalier, on entraîna sa compagne vers une pièce qu'elle aperçut à peine. « On nous sépare... nous n'aurons pas le même sort. On a craint que le viol ne tarisse son lait. Elle sera donc nourrice. Et moi ? » Le désespoir la prit, et en même temps une affreuse envie de rire. Cette virginité, si précieusement gardée durant ses années d'ignorance, si difficilement conservée, ah Dieu, avec quelles peines, depuis la nuit auprès du feu, voici qu'elle lui épargnait le viol collectif, et pire peut-être, et la réservait au lit d'un seul, d'un homme riche et puissant, sans doute.

Comme elle sortait du donjon, encadrée de la vieille et d'un soldat, elle entendit plus nettement les hurlements dans la salle du haut, et soudain un corps s'écrasa à ses pieds, sans un cri. Elle s'arrêta net, les mains à sa bouche, et reconnut la folle, le visage violacé, la langue à demi sortie, hideuse. Comme la vieille et le soldat entraînaient Anna, deux autres corps jaillirent de l'étroite fenêtre, et elle dut faire un saut en arrière pour les éviter. Malgré leur cou tordu, leurs yeux exorbités, elle reconnut Bertrade et l'autre femme qui s'était dite enceinte, et que la vieille avait dû reconnaître telle. Anna, malade d'horreur, se mit à vomir, avec violence, sur les pauvres cadavres à ses pieds. La vieille lui saisit rudement le bras et la gifla quand elle commença à hurler.

* * *

À travers ses larmes, elle avait aperçu un palais, une riche demeure en tout cas, claire et douce sous la lune, et elle en fut ras-

soir, comment Adhémar réagirait-il ? Elle avait toujours fait confiance à sa noblesse, à son cœur, mais à présent elle doutait, et au moment d'entrer sous sa tente, elle crut s'évanouir.

* * *

Il était assis sur une sorte de siège pliant, et Anna d'abord le distingua mal, dans la pénombre seulement éclairée d'une petite lampe à huile, posée à terre près de la couche étroite. Il lui sembla qu'il avait vieilli : ses cheveux qu'elle se rappelait grisonnants étaient presque blancs maintenant ; mais surtout son visage s'était creusé encore, et les yeux noirs, profondément enfoncés, étaient comme voilés de tristesse. Il avait toujours été légèrement voûté – il était si grand ! – mais ce soir il paraissait tassé sur son siège, épuisé de fatigue.

Anna le considérait en silence, et en un éclair sentit ce qui rongea l'évêque, depuis des mois : la différence entre l'enthousiasme du départ et l'enlissement devant ces villes imprenables qu'on s'obstinait à prendre, Dieu, le Basileus et Bohémond savaient pourquoi ; Adhémar le savait aussi et souffrait sans rien dire. Représentant du Pape durant le Beau Voyage, il ne désertait pas, se contentant de rappeler aux ambitieux que le but n'était pas la prise de Nicée pour le Basileus, ou la possession d'Antioche, mais la délivrance du Très Saint Sépulcre, à Jérusalem. On devait lui répondre « Oui, oui... » d'un air distrait, et reprendre les intrigues, les tractations qu'il connaissait bien. Et chaque jour il voyait mourir de jeunes hommes pour cela, et la folie s'emparer d'autres, et chaque jour il se voûtait un peu plus.

– Je te reconnais, ma fille, dit-il en souriant.

Anna fit quelques pas, bouleversée et tomba à genoux devant lui.

– Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai péché !

La formule était montée spontanément à ses lèvres, et Adhémar eut un geste de protestation, la releva, la fit asseoir en face de lui.

— Tu vas trop vite en besogne, ma fille, dit-il.

Il souriait toujours, se pencha vers elle.

— Comment vas-tu, Anna ?

Elle eut un sanglot, cacha un instant son visage dans ses mains.

— Mal, monseigneur, oh, très mal ! Si vous saviez...

Il ne souriait plus.

— Je sais, Anna, que tu nous as été enlevée lors de ce terrible massacre sous Civetot, où Sœur Françoise fut si cruellement mise à mort. Je sais aussi que nous ne t'avons pas trouvée dans Civetot, et que nul n'a pu nous y donner de tes nouvelles. Je te vois ce soir, venue de Nicée de ton plein gré. C'est tout ce que je sais. Mais dis-moi, n'est-ce pas suffisant ?

Anna eut un demi-sourire. Bertrade aurait dit : « Il te tend une perche longue comme ça » – mais elle ne voulait pas la saisir.

— Non, monseigneur, ce n'est pas suffisant. Je voudrais votre pardon, s'il vous est possible de me l'accorder, ou plutôt votre compréhension, peut-être.

L'évêque leva les sourcils, se renversa sur son siège.

— Que dois-je donc te pardonner, Sœur Anna ? D'avoir pris la route pour la gloire de Dieu, de t'être dévouée à tous à chaque instant, d'avoir risqué cent fois ta vie, d'avoir renoncé à la paix de ton couvent pour le Beau Voyage ? Ou bien est-ce d'avoir été enlevée par trahison, et d'avoir subi mille humiliations dont je ne te demanderai pas le détail ? Dis-moi, que dois-je te pardonner ?

Anna baissa la tête et resta longtemps silencieuse, étonnée du trouble qui s'emparait d'elle, soudain. L'évêque ne bougeait pas, mais elle sentait qu'il la fixait dans la pénombre.

Enfin elle le regarda, et il fut frappé de son air égaré.

— Ce que vous devez me pardonner, monseigneur ? À dire le vrai, je ne le sais plus très bien moi-même. Le soir de notre enlèvement, quand on nous a jetées à terre pour vérifier si nous étions vierges ou non, je ne vous aurais demandé nul pardon. J'étais une martyre, plutôt, et je me rappelle avoir songé à cette phrase d'une femme, entendue la veille du Grand Départ : « Nous, nous conquerrons le Christ par nos souffrances. » Mes compagnes violées, étranglées, jetées au lupanar, ne vous auraient demandé nul pardon non plus, monseigneur, et ce sont des saintes qu'il nous faut envier. Mais moi, moi ! Bizarrement, ma virginité précieusement préservée depuis des années, et que j'avais juré de conserver toujours, quoi qu'il advienne, c'est elle qui a fait de moi une pécheresse.

Elle se pencha vers lui, ardemment.

— On ne m'a pas violée, monseigneur, on ne m'a ni étranglée ni mise au lupanar. Non, oh non ! On m'a baignée, parfumée, vêtue de toile fine, parée de bijoux, et livrée au plus savant, au plus tendre des amants.

Elle se mit à rire, d'une voix aiguë, et Adhémar s'inquiéta.

— Vous ne riez pas, monseigneur ?, fit-elle. Pourtant, reconnaissez qu'il y a de quoi !

Elle éclata en larmes aussi brusquement qu'elle avait ri, et Adhémar se leva, posa la main sur son épaule.

— Calme-toi, Anna, ma fille. Calme-toi.

La voix grave et l'affectueuse pression de la main l'apaisèrent peu à peu. L'évêque se rassit en face d'elle. Elle voulut parler, mais il l'interrompit.

— Ne crois-tu pas m'en avoir assez dit, ma fille ? Pourquoi te torturer toi-même ? Ce qui t'est arrivé n'est pas de ton fait, et nul ne saurait te reprocher d'être jeune et ardente. Pour être religieuse, ne faut-il pas une âme de feu ? Tu en as une, je le sais depuis le jour du Grand Départ.

Il se pencha vers elle, posa sa main sur les siennes.

— L'essentiel, Anna, c'est que tu aies fui, à grands risques, que tu nous aies rejoints. Tu as laissé ta tentation dans Nicée, et ici tu vas reprendre ta vie de religieuse, la messe chaque matin, le dévouement aux autres, la marche vers Jérusalem... le Beau Voyage ! Tu as traversé une épreuve, tu te connais mieux, tu es devenue plus humble, et plus sage. Et un jour, tu reviendras à ton couvent. Alléluia, Sœur Anna, alléluia !

Il espérait qu'elle allait sourire, et fut frappé de la dureté de son regard.

— Ce n'est pas si simple, monseigneur, dit-elle enfin. Quand vous m'avez demandé ce que vous deviez me pardonner, je vous ai répondu que je le ne savais plus très bien moi-même. Je le sais moins encore après vous avoir entendu.

— Eh bien, fit l'évêque, conciliant, nous sommes en plein accord, Anna : il n'y a rien à te pardonner, tu n'es en rien coupable.

— C'est vrai, monseigneur, sur ce point-là nous sommes en accord. Mais sur celui-ci seulement. Car ma virginité perdue entre les bras de ce Turc n'a pas descellé que mon corps, mais mon esprit aussi, monseigneur. J'ai découvert que le plaisir que me donnait mon amant ne me rendait pas mauvaise, au contraire : j'étais soulevée de joie, et je souriais toute la journée, répandant mon bonheur sur tous ceux que je rencontrais. J'ai découvert aussi que, loin de m'éloigner de Dieu, ce plaisir éperdu m'en rapprochait : l'extase amoureuse m'a fait pressentir la béatitude éternelle, monseigneur, et m'a fait frôler Dieu comme rien jamais ne l'avait fait auparavant.

Elle baissa la voix.

— Il m'est arrivé, monseigneur, après l'amour, quand mon amant dormait contre mon flanc, de me glisser hors de sa couche, et de me prosterner, le front contre terre, pour remercier Dieu de tant de joie. Et si je l'avais pu, c'est dans une église, devant le Saint-Sacrement, que je l'aurais fait.

Il y eut un silence, qu'Anna sentit lourd de menaces. Elle était allée trop loin. Mais elle ne l'avait pas prémédité. L'instant d'avant, elle ne savait pas qu'elle allait dire cela.

— Anna, dit enfin l'évêque, je ne saurais t'approuver. Tu fais là un mélange véritablement démoniaque : l'érotisme et le mysticisme, ma fille...

Elle l'interrompit, cria presque :

— Dieu n'est-Il pas Amour, monseigneur ?

Il eut un geste d'impatience.

— Pas cet amour dont tu parles, Anna, voyons !

— Qu'en savez-vous, monseigneur ? Qui êtes-vous pour parler de l'amour, vous qui ne l'avez jamais connu ?

L'évêque s'était levé :

— Anna !

Elle se dressa aussi.

— Qu'ai-je dit, monseigneur, qui vous ait atteint ? Vous me parlez de rester ici, d'aller à la messe chaque matin, de me dévouer aux autres... mais, monseigneur, je ne demande que cela. Aimer, aimer ! Aimer Dieu et les autres comme moi-même, monseigneur. Mais aimer de toutes les manières, avec tout mon être, non comme si j'étais coupée en deux !

La voix de l'évêque était dure.

— Qu'es-tu venue chercher au camp ?

— Je me le demande, monseigneur, répondit-elle sèchement.

— Pas l'absolution, j'espère, car je ne te la donnerai pas, ni nul d'entre mes prêtres.

— Je ne vous la demande plus, monseigneur. Je n'arrive pas à me sentir coupable.

Il souleva la portière de la tente. La nuit était tombée, et on voyait des feux çà et là, avec des marmites d'où s'échappaient des odeurs de viande. Des gens allaient et venaient. C'étaient les gens

d'Anna, de son pays, de sa foi, pèlerins du même Voyage... L'évêque ne disait rien, et Anna passa lentement devant lui. Puis elle se retourna.

— Je vous accorderai ce point, monseigneur, que je n'ai encore jamais aimé, et que je parle du plaisir et non du véritable amour. Mais c'est lui que je défends, croyez-le : un jour, à l'évidence, il me sera donné ; et je ne baisserai pas les yeux, je ne croiserai pas mes bras sur ma poitrine devant lui, je ne me détournerai pas, pour un vœu que j'ai prononcé dans l'ignorance totale de mon être. Je me jetterai contre lui, monseigneur, et je serai plus près de Dieu, soyez-en sûr, que quand je fouettais mon ventre de branches vertes, dans la forêt, pour échapper à ce que j'appelais le Diable.

— Sors, Anna, dit l'évêque d'une voix sourde. Je prierai pour toi, pauvre âme. Que Dieu te pardonne !

Anna s'éloigna sans rien dire. Un groupe connu l'appela, près d'un feu, mais elle refusa l'invitation, d'un triste sourire, et se mit à errer entre les tentes, pleine d'incertitude. Elle ne pouvait plus rester ici, dorénavant, l'évêque ne la tolérerait pas. Et elle-même ne le désirait plus. Elle se dirigea vers un bosquet pour s'y étendre, lasse de tant d'émotions, et elle priait en marchant. « Aie pitié, Dieu, aie pitié ! Ah, donne-moi un signe, ne m'abandonne pas ! Que dois-je faire, dis-moi ? » À ce moment, un sifflement léger jaillit du bosquet, et une voix l'appela doucement « Maîtresse ! » Elle s'immobilisa, murmura : « Qui parle ? » « Moi, Ali » dit la voix rocailleuse. Le serviteur préféré de Tahar ! Que faisait-il ici ? « Mon Dieu, je T'ai demandé un signe, et Tu m'envoies cet Infidèle, messenger de mon amant ! Ô Adhémar, ne t'ai-je pas dit qu'il y avait de quoi rire ? » Elle s'élança dans l'ombre du bosquet, où brillaient le sourire et les yeux d'Ali. « Maîtresse, il faut vite revenir avec moi. Le maître est comme fou. Il m'a dit de te supplier, lui, tu imagines ? Il a même dit qu'il se ferait chrétien si tu revenais. » Anna souriait.